

LES VILLES DU FUTUR ONT-ELLES BESOIN D'UN PASSE IMAGINAIRE?

Bernard Lassus et Michel Conan

Les villes nouvelles n'ont pas de passé. Le passé, pour elles, n'est pas visible au niveau de l'architecture, ou des monuments historiques ; c'est le rocher ou la colline sur lesquels elles ont été construites. A travers le cadre naturel, on peut recréer un passé imaginaire : c'est le propos de ce « jardin de l'antérieur » conçu par Bernard Lassus et Michel Conan. Souvent le passé d'une ville est identifiable par les fragments de ses divers moments construits qui se perpétuent visibles par ses anciens monuments et ses vieux quartiers.

Pour une ville nouvelle, son passé ce n'est pas le construit, c'est le rocher, le champ ou le bois sur lesquels elle vient d'être construite ; c'est aussi la vie des hommes qui ont façonné cette région.

Pour que le passé de cette ville nouvelle (1) reste présent, son centre devrait être constitué d'une zone naturelle et d'une zone construite. Par cette confrontation, la zone à dominante construite apparaîtrait comme plus sécurisante que la zone à dominante naturelle, qui devrait être ressentie comme sauvage et un peu angoissante.

Trop souvent, les quelques arbres, précieusement conservés autour du nouveau bâti, ne font qu'indiquer par leur présence qu'ils sont les vestiges d'un bois disparu, et témoignent que c'est à son détriment que le construit a pu se développer, renforçant ainsi la brutalité du bâti.

Une coupure nette entre les deux zones rendrait l'opposition entre « zone naturelle » et « zone construite » plus saisissante, mais cette coupure ne serait pas semblable sur toute sa longueur.

Son aménagement pourrait être basé sur une dissociation du tactile et du visuel ; c'est-à-dire que lorsqu'il y aurait vue générale, à partir d'un point haut, l'accès physique serait rendu difficile, voire impossible, et inversement, lorsqu'il y aurait accès physique, la découverte serait différée et le champ visuel très réduit.

Un premier élément de cette coupure pourrait être un mur, un rempart, dont le traitement matière serait différent de l'ensemble des autres éléments de la zone construite, s'inspirant peut-être des vieilles murailles de la région.

Nous ne pouvons pas aborder chacune des zones sans avoir posé le rapport de l'image de ce centre secondaire par rapport à celle du centre principal.

Ceci implique que le contraste interne zone naturelle zone construite n'empêche pas le centre secondaire d'apparaître comme globalement plus naturel et plus végétal que le centre urbain, celui-ci apparaissant de ce fait comme encore plus urbain.

Dans la zone construite, le végétal serait très présent mais en tant que végétal domestiqué : arbres d'ornement, taillés ou non, fleurs en massif, et éventuellement arbres fruitiers. Par contre, ces végétaux travaillés seraient totalement exclus de la zone naturelle.

Si la signification des deux zones dépend du passage de l'une à l'autre, elle dépend également de la diversité des systèmes relationnels de leur structure interne.

La zone construite finirait aux terrasses qui, du mur rempart, surplomberaient la zone naturelle.

Les sols de ces lieux seraient traités en des états de surface à forte granulométrie.

Les façades des bâtiments situés sur l'axe principal, et celles implantées à proximité, seraient traitées en façades végétales.

Les façades végétales serviraient de support à des végétaux envahissants ; ce qui impliquerait la présence de jardinières profondes et de surfaces de treillis. Avant que les végétaux aient eu le temps de les envahir, il faudrait que ces façades puissent être identifiées comme végétales.

Une ornementation de façades en motifs de béton moulé, coloré dans la masse, s'inspirant de plantes, de fleurs, de feuilles et même de certains animaux, ainsi que de divers dessins de treillis permettraient cette identification.

Parallèlement à la géométrie des bâtiments, une géométrie de jardinières et d'arbres d'ornement se développant en partie basse redessinerait l'axe principal sur certaines fractions de sa longueur.

De vastes jardinières serviraient de continuité et de support aux éléments du mobilier urbain, en particulier à l'éclairage public.

Cette structure, tout en facilitant les regroupements, introduirait d'autres échelles de lecture de l'axe principal et des façades.

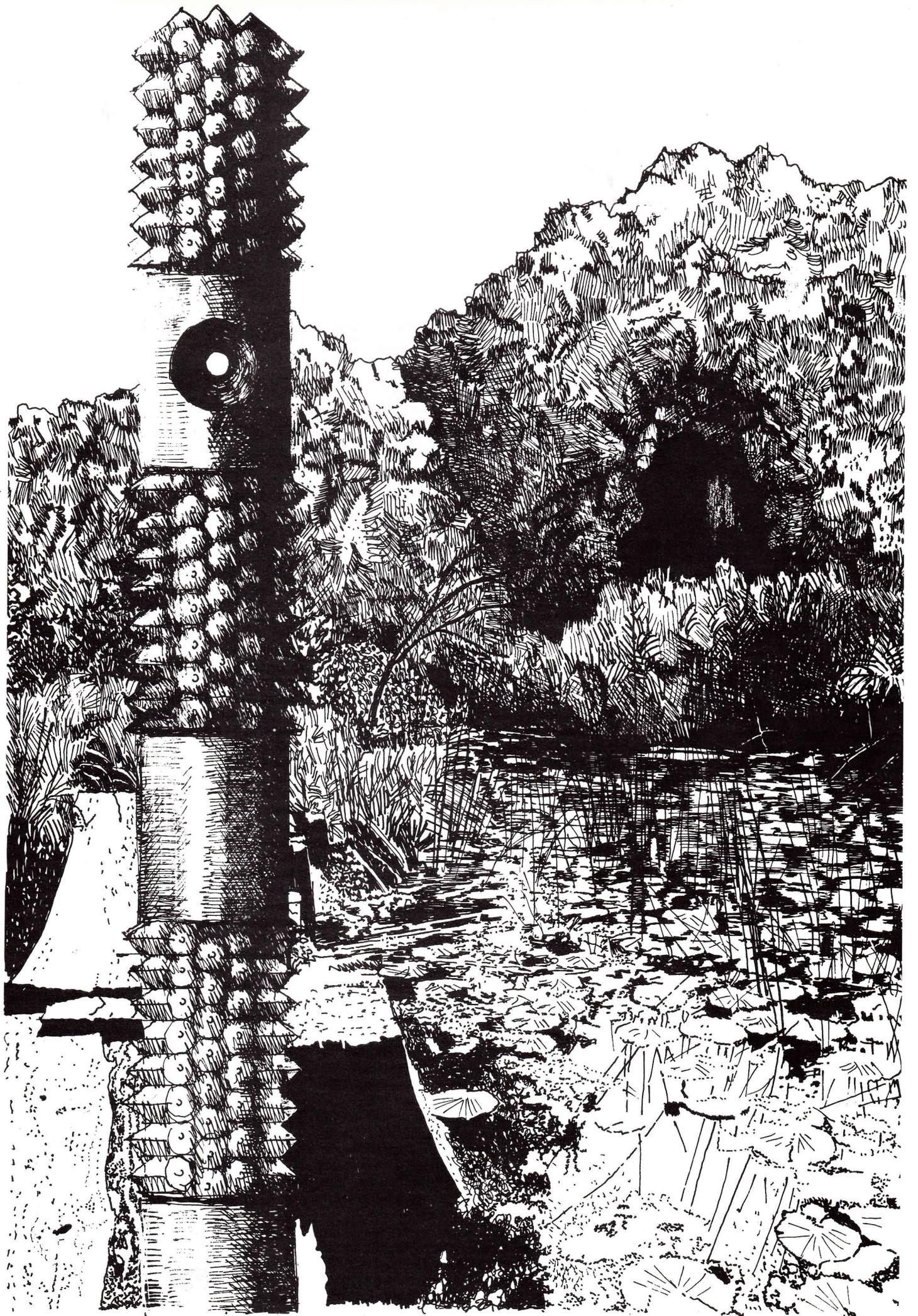
Au niveau du piéton, à mesure qu'il se rapprocherait de la partie la plus centrale, les surfaces verticales de végétal deviendraient miroir, transparence et brillance. Les sols blancs et lisses favoriseraient les réflexions de lumière de ces surfaces verticales, devenues progressivement des boutiques.

Une vaste trame horizontale, formant plafond au-dessus des circulations, supporterait l'éclairage public et renforcerait la dissociation entre l'échelle tactile, traitée en brillance, et les parties supérieures des façades qui se poursuivraient végétales à l'échelle visuelle.

Dans la partie à dominante habitat, la continuité construite serait organisée autour de petits groupes d'arbres taillés, entourés de façades colorées qui s'opposeraient aux couleurs des végétaux pour renforcer leur aspect objet. Lorsqu'il n'y aurait pas d'arbres, les façades construites se répondraient l'une l'autre en façades végétales plantées au gré des habitants.

Pour l'ensemble de la zone construite, les entrées d'immeubles collectifs seraient des transitions subtiles entre la maison et la rue : lieux abrités, favorisant le repos, peut-être la conversation, et donnant à voir, sorte de jardin d'hiver au travers desquels il faudrait se promener pour entrer dans la maison. Volumes intermédiaires, presque indépendants de la façade, ces constructions

(1) Extraits des études effectuées par Bernard Lassus à la demande de la Société Centrale Immobilière de la Caisse des Dépôts, pour la consultation d'urbanisme de l'étang de Saint-Bonnet-le-Lac, ville nouvelle de l'Isle-d'Abeau, au printemps 1975.



légères aideraient à constituer l'échelle tactique, et établiraient des continuités avec les trames support du mobilier urbain.

Dans une avenue proche des remparts, à contre vue, un micro-paysage miniaturisé autour d'une fontaine serait un rappel du jardin de l'antérieur, un des lieux principaux de la zone naturelle.

Pour être crédible, la zone naturelle doit être suffisamment étendue pour qu'on ne puisse pas en apprécier visuellement les limites, que ce soit du point de vue préférentiel des terrasses de la zone construite ou pour le piéton en promenade. En aucun cas, les circulations piétonnières ou automobiles ne devraient permettre de faire consciemment le tour de cette zone.

La franchise de la coupure du mur serait renforcée par le flou des autres limites.

La différence entre zone construite et zone naturelle est essentiellement marquée par l'opposition entre une zone où l'on juxtapose des éléments mesurables, des maisons, des routes, des équipements, et une zone incommensurable à l'intérieur de laquelle on peut remarquer certains éléments mesurables : un arbre au bord de la forêt.

Mais nous savons bien que cette zone naturelle ne peut plus être incommensurable, elle n'est qu'un support à un incommensurable imaginaire : peut-être le « démesurable ».

A partir du pied du rempart s'étend le jardin de l'antérieur.

Malgré l'absence d'allées et de chemins, on découvrirait, de moins à plus sauvage, quelques prairies parsemées de groupes d'arbres, de rares animaux domestiques, des champs presque abandonnés où subsisteraient des parcelles d'anciennes cultures, des friches, des bois, des buissons, une roselière entourant un étang difficilement accessible, des franges de forêt où on ne ramasse plus les branches mortes et plus loin un autre étang.

Puis isolés les uns des autres, sortes d'îlots, des micro-paysages qui illustreraient les légendes et les contes de la région.

A la tombée du jour, on entendrait, non loin des bords de l'étang, sonner étrangement la cloche engloutie du lac de Bar, plus loin surgirait du fond de l'eau, dans un halo lumineux, l'image d'un village englouti.

Pour repérer ces lieux secrets et s'orienter, un colonne serait implantée auprès de chacun de ces micro-paysages. En haut de chacune d'elles, par un œilleton, accessible en montant quelques marches, on apercevrait une ou plusieurs colonnes, annonçant la Tour de la Belle Allemande, la Grot-

te de la Bonne Femme, l'Arbre Enchanté, le Loup de Virieu...

Un exemple : à la fin de l'après-midi, au moment où le promeneur prend conscience que le jour a déjà bien diminué et que la nuit commence à arriver, des sons faibles et sourds semblent provenir des alentours de l'étang de Saint-Bonnet.

Si le promeneur souhaite les identifier et en situer plus précisément la provenance, guidé par eux, il se rapproche des bords de l'étang et reconnaît différents bruits de cloches émanant de l'étang lui-même. Avant qu'il ait pu s'approcher davantage, de nombreux éclairs sillonnent la profondeur et la surface de l'eau.

Puis plusieurs de ces points deviennent rapidement des taches, puis des plages lumineuses de plus en plus étendues, aux limites floues ; à mesure qu'elle s'agrandissent, leur centre laisse apparaître du fond de l'étang, en vue aérienne, des images mobiles de maisons, de rues et de monuments inconnus.

L'écartement des plages lumineuses, la forme de leurs franges et l'échelle commune des paysages tendent à suggérer que des fissures au fond de l'étang laissent entrevoir un monde autre, peut-être englouti mais plein de lumière, dont l'étendue ne semble pas se limiter à sa seule surface, mais très au-delà de l'étang.

Puis, subitement, les images s'effacent. L'étang et ses roseaux réapparaissent mais plus sombres. Le promeneur, se figeant pour mieux entendre, constate que les cloches ne sonnent effectivement plus, puis se souvient qu'elles se sont tuées quelques instants avant que les images ne disparaissent...

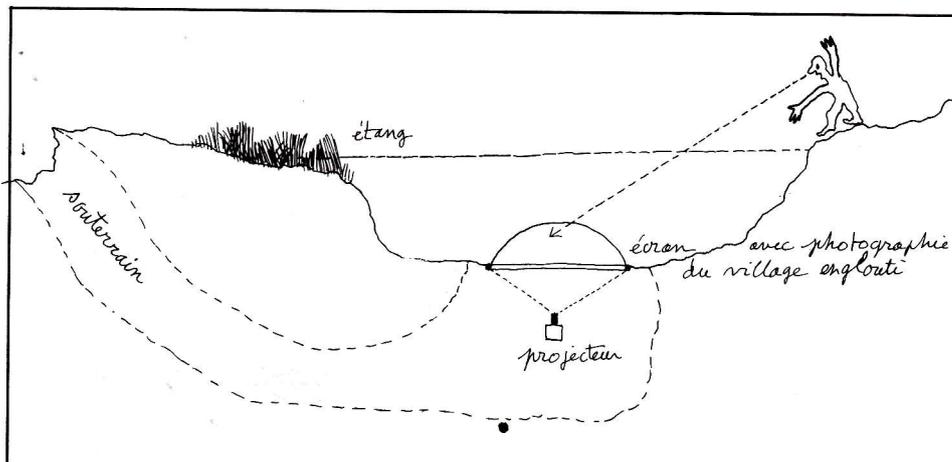
Ces cheminements visuels précis pallieraient à l'absence de cheminements tactiles organisés.

Ainsi, à nouveau, lorsqu'il y aurait vue générale d'un point haut, l'accès physique serait rendu difficile, et inversement lorsqu'il y aurait accès physique le champ visuel serait très réduit et la découverte successive.

A l'usage, de multiples ébauches de sentes naîtraient entre les ronces et les orties.

Par hasard, on découvrirait des entrées de souterrains effondrés après quelques mètres, permettant d'imaginer tout un réseau de galeries souterraines.

Dans le jardin de l'antérieur, il serait possible de jouer dans la prairie, de reconnaître les plantes, d'écouter le croassement des grenouilles, de se risquer dans les bois, et à partir des miniaturisations de contes de songer au passé légendaire de ces lieux.



DES ICEBERGS POUR L'ARABIE SAOUDITE

Parmi les grands projets (réalistes ou pas ?) d'aménagement des territoires, la revue « 2000 » résume ici l'idée qui consiste à se servir des icebergs comme réservoirs d'eau douce pour les pays arides, en l'occurrence ceux du golfe persique.

Un bureau d'études français, le Cicero étudie cette idée pour l'Arabie Saoudite : alimenter en eau douce les Saoudiens avec des icebergs provenant du pôle sud. La fonte d'une de ces montagnes de glace fournirait, dit-on, à Riad 1 million de mètres cubes d'eau. Voici quelques synthèses de presse sur ce projet situé à mi-chemin entre la météorologie et l'aménagement des territoires.

L'Arabie Saoudite dort sur un fabuleux trésor : 20 milliards de tonnes de pétrole — peut-être 30 ou 40, — mais elle manque d'eau. Or, pour un pays désertique, l'eau c'est vital. Après le dessalement de l'eau de mer qui a coûté 1 milliard de dollars d'investissement, après une vaste campagne de prospection des nappes souterraines qui a donné de bons résultats grâce d'ailleurs au BRGM, on songe maintenant à l'eau des glaces. A la formidable réserve d'eau douce que représentent les icebergs.

Les Saoudiens veulent, tout simplement, boire l'eau des icebergs après les avoir capturés et remorqués du pôle Sud jusqu'à leurs côtes. Projet digne de Jules Verne mais qu'un homme, Paul-Emile Victor, et un petit bureau d'études français, Cicero, sont en passe de transformer en réalité.

La chasse aux icebergs ce n'est pas une nouveauté. A voir ces montagnes de glace dériver dans les mers australes, d'aucuns avaient déjà imaginé une exportation possible dès la fin du XIX^e siècle. C'est ainsi que de petits icebergs, tirés par des navires jusqu'à Valparaiso, servirent à l'alimentation en eau douce du port chilien. Plus récemment, dans les années 50, la ville de San Francisco fut approvisionnée, par bateaux, en glace provenant de l'Alaska. Les Américains ont même songé un moment à utiliser ces blocs de glace flottants comme porte-avions. Il faut dire que dans ce monde glacé les dimensions sont hallucinantes : Une belle pièce mesure 1 à 2 km de long sur 250 à 300 mètres de large. Au-dessus de l'eau 50 mètres, et sous l'eau 250 ! Le tout pesant

1 million de tonnes, soit 1 million de mètres cubes d'eau garantie.

La chasse aux icebergs, n'est pas une mince affaire, mais techniquement d'après l'étude du Cicero elle est aujourd'hui parfaitement réalisable.

Première chose, choisir sa proie. On a le choix. Dans la mer de Wedell elles abondent. De préférence de bonne taille, sans fracture, ni caverne.

Pour cela, on procède, depuis des hélicoptères, à une véritable radiographie du bloc de glace. Des sonars immergés sondent ses flancs. Si nécessaire, on fera sauter une excroissance gênante pour obtenir un morceau bien régulier. Reconnu sans faille, de bonne taille et de bonne forme, l'iceberg va être capturé.

Il faut attendre que les courants le fasse dériver jusqu'aux parages de l'Île Bouvet au large de l'Afrique. Après, c'est l'assaut en règle mené par une armada de cinq remorqueurs, une flottille d'hélicoptères et un pétrolier transformé en navire de soutien.

Les chasseurs doivent tout d'abord fixer dans la masse des points d'ancrage soigneusement choisis pour que la traction s'exerce au bon endroit et que le bloc ne risque pas de se briser.

Le dessus de l'iceberg est devenu un véritable chantier. Les hélicoptères font une navette incessante dans les rafales de vent en apportant, suspendus sous leurs flancs, d'énormes tuyaux d'acier. Une foreuse à tête chauffante creuse les premiers puits à 80 mètres en retrait de l'avant. Un tube de 6 mètres de long et 1 mètre de diamètre s'enfonce dans la glace. Sept autres puits

sont ainsi creusés en cercle et armés par un tube d'acier. Ensemble ils forment l'ossature sur laquelle on va fixer le point d'ancrage. Le monstre est équipé de cinq prises capables de résister à des tractions de 250 tonnes.

On déploie maintenant sur le toit de l'iceberg une étrange machine qui tient du pont roulant, de la guillotine et du fil à couper le beurre. A nouveau on creuse des puits dans la glace, entre deux puits on tend une lame chauffante... Oui, c'est une machine à découper les icebergs. Elle va permettre de découper les angles à l'avant du bloc de glace afin d'obtenir une forme aérodynamique qui facilitera l'avancement dans l'eau. L'iceberg ressemble de plus en plus à un porte-avions.

Et le voyage commence. Un voyage de six mois qui utilise au maximum les courants, le tout à la vitesse de 2 km/h, halé par cinq remorqueurs de 45 000 CV chacun.

Lorsque l'iceberg pénètre dans l'Océan indien, le climat se réchauffe. Plus question de voyager tout nu. Il faut « habiller » le monstre. Véritable travail d'Hercule que « d'emballer » à l'aide d'une bâche isolante, sur 250 mètres de haut, ce mur de glace. Mais le plus difficile reste encore à faire. Il faut installer sous l'iceberg une autre bâche de 4 000 mètres carrés. Opération qui nécessite cette fois l'intervention de plongeurs par 200 mètres de profondeur.

Ainsi « langé », l'iceberg peut affronter le soleil torride et l'eau tiède de l'Océan Indien. La fonte n'a été que de 5 %. Dernière opération et non des moindres : une fois arrivé en vue des côtes du Yémen, dans le golfe d'Aden, le gigantesque glaçon va être débité en tranches, afin de pouvoir franchir le détroit de Bab el-Mandeb. Des lames de glace de quarante mètres d'épaisseur que l'on « habillera » avant de les remorquer jusqu'à la côte d'Arabie Saoudite.

Coût de l'opération : 600 millions de francs. Une somme qui met le mètre cube d'eau douce au même prix qu'à Paris : 1 franc.

Si le gouvernement de Riyad donne le feu vert... et 100 millions de dollars, le premier iceberg capturé à titre expérimental pourrait abreuver Jeddah dans quatre ans.

